

Hristo DAMIANOV

Tchi-Tchko

A DEUX MILLE
KILOMETRES
DE DISTANCE

Préface de Georges NORMANDY





A l'ami d'autrefois et
de toujours,

à Monsieur le Ministre
Siméon Rader.

Hommage cordial
de l'auteur

Sr Hr. Damianov

Tous droits réservés.

Copyright by Hr. Damianov, rue „Vesletz“ 22.

A DEUX MILLE KMS
DE DISTANCE

Du même Auteur:



„L'OEUVRE DE BECQUE AU THÉÂTRE,
thèse de doctorat Épuisé

„LES DEUX COUVERTS“, comédie-
match franco-bulgare Hors commerce

„MADAME MAZARIN“, pièce en 3 actes.

„LE THÉÂTRE NATIONAL DE BELGRADE
EN VISITE À SOFIA“. — Notes critiques.

En préparation:

„DE V. HUGO à H. BECQUE“. — Essai
d'histoire littéraire.

„H. BECQUE et SON THÉÂTRE“. — Con-
férence en l'honneur du centenaire de la nais-
sance de l'auteur *des Corbeaux*.

„LES ROSES SONT MORTES“. — Prose
poétique.

Hristo DAMIANOV

Tchi-Tchko

ДАРЕНИЕ
СИМЕОН РАДЕВ

A DEUX MILLE KILOMETRES DE DISTANCE

Préface de Georges NORMANDY



6595/22



**Aux AMIS lointains,
hommage cordial.**

Hr. D.

PREFACE

Le Docteur Damianov s'est-il douté, lorsqu'il m'a demandé de préfacier son livre, qu'il me donnerait un motif d'espérer en l'avenir de l'Intelligence au moment précis où j'allais désespérer ?

Pour quiconque a vécu avant la dernière guerre, la régression de l'intelligence dans le monde entier ne semble faire aucun doute, en effet. Nous avons connu la joie de vivre, de penser par soi-même, de s'insurger contre l'instinct grégaire qui est celui des ignorants et des imbéciles, — nous avons connu le temps où la littérature était, dans tous les pays civilisés, une préoccupation nationale, — où la primauté de l'Argent, ce maître exécrable, n'existait pas encore, ne plongeait pas l'univers dans le désordre et la stupidité où il s'enfonce maintenant, — où le Sport n'était point une profession, — où la Diplomatie se différenciait d'une parade foraine, — où la Morale et le Civisme apparaissaient comme autre chose que comme des étiquettes, — où le règne durable de la

dégradante „Combine“ semblait impossible, — où, enfin, je n'aurais pu répondre tout à trac, comme je l'ai fait naguère, à un parlementaire qui s'acharnait à vouloir faire de moi un homme politique:

— Non, jamais. Aujourd'hui, pour accepter de devenir parlementaire, député ou sénateur, il faut être ou un imbécile ou une crapule!

Cette universelle régression de l'intelligence — l'honnêteté est une forme de l'intelligence — se manifeste dans la plupart des pays d'Europe et d'Amérique. On n'a rien vu de pire ou de semblable sous les monarchies absolutistes qui, aux environs de 1820, tentèrent, par tous les moyens, d'entraver l'essor de la pensée moderne. On n'a rien vu de comparable, même aux époques les plus affreuses du conformisme révolutionnaire, quand on guillotina, comme antipatriotes, Bailly et Danton.

Aujourd'hui, regardons autour de nous.

Partout les dictateurs ont domestiqué l'opinion et, depuis la guerre, abruti ou aveuili les masses qui acceptent, les yeux fermés, n'importe quelle interprétation des faits si elle est officielle — et, cela, même si elle est insoutenable.

Nous l'avons vu récemment, en Russie, pendant le procès de Kamenev, de Zinoviev et de leurs camarades accusés de connivence avec la Gestapo. Le dernier ouvrage d'André Gide, retour de l'U. R. S. S., nous a donné des preuves nouvelles

de ce qui, au pays de Staline, est devenu un procédé courant.

Même chose en Allemagne où, depuis le pseudo-incendie du Reichstag par les communistes, Hitler et son entourage gavent leurs compatriotes de contre-vérités dont la plus évidente est celle qui donne la valeur individuelle comme une conséquence de l'intégrité de la race — alors que cette absurde théorie est contredite à la fois par la science et par les faits : où est-elle, actuellement, la race pure en Europe ? . . .

Oserai-je dire que nos amis fascistes italiens prennent aussi de grandes libertés avec la Vérité pour imposer leur vérité ? J'ai, personnellement, pour le caractère politique de Mussolini, de la sympathie — mais, si grand qu'il soit, le Duce n'a point toujours raison : Louis XIV et Napoléon, eux non plus, n'eurent pas toujours raison ! Les partisans de Mussolini équivalent aux partisans du Roi-Soleil et du Petit Caporal.

Notons que, dans les pays démocratiques, où l'outrecuidance des dirigeants est modérée par la presse indépendante et par l'opposition, les chefs des partis extrêmes traitent leurs partisans, crédules par définition, avec un mépris à peu près total — et cela est vrai, en France, pour Léon Daudet comme pour Marcel Cachin ; — en Espagne, pour Largo Caballero comme pour Franco, —

comme cela est vrai, en Angleterre, pour Oswald Mosley et, en Belgique, pour Léon Degrelle.

Comment, dans ces conditions, ne pas constater un affaïssement de l'intelligence publique ?

C'est là-dessus, d'ailleurs, que spéculent dictateurs et démagogues — et cette régression de l'intelligence provoque d'autres régressions :

Régression sociale qui a détruit plus d'élites qu'élevé d'esprits de prolétaires vers la culture et la vie individuelle ;

Régression religieuse, partout où, en vertu d'un Concordat, les religions acceptent d'être asservies à l'Etat ;

Régression économique qui ressuscite l'autarchie ou multiplie, à tout le moins, les barrières douanières, aux lieux mêmes où les conditions géographiques et les conditions historiques impliqueraient le libre échange ;

Et régression intellectuelle, enfin, qui obnubile volontairement, chez les enfants, toute faculté critique, qui les condamne à ignorer l'histoire ou à l'interpréter conformément à des doctrines officielles — qui, par des moyens bas, fausse les intelligences et les canalise vers des buts qu'elles ignorent.

Ce qu'il y a de terrible dans cette mystification universelle, c'est que les masses manœuvrées ne sauraient servir qu'à des opérations matérielles dont la réalisation ne peut avoir lieu que grâce à la guerre.

De toutes parts, franche ou déguisée, une importante littérature surgit qui prépare les esprits à ce qui sera, hélas ! tôt ou tard.

Parmi cette coulée de lave politico-littéraire, un livre tel que celui de Hristo Damianov apparaîtrait comme un diamant parmi les cendres et le bitume sortis du cratère.

Les jolies pages que voilà !

*Elles ne me surprennent pas de la part d'un écrivain qui, quoique sofïote, — et l'un des plus estimés — est un peu de chez nous. M. Damianov fut, en effet, un de nos docteurs ès lettres. Son admirable thèse, soutenue devant l'Université de Grenoble: *L'œuvre de Becque au Théâtre*¹⁾ reste à la fois comme un livre passionnant et comme un document unique qu'on consulte et qu'on consultera de plus en plus.*

Depuis son retour en Bulgarie, aucune année ne s'est passée sans que le Dr Damianov publie un ou plusieurs ouvrages écrits en français. Il a réussi la gageure de continuer „Les deux cou-

¹⁾ Imprimerie Nouvelle, 7, rue Aristide-Bergès. Grenoble, 1927.

verts" de Sacha Guitry avec tant d'humour et d'esprit que le spectateur peut hésiter à dire s'il préfère la première partie de cette pièce à la seconde. La „Madame Mazarin“, de Damianov, 3 actes dédiés à notre compatriote Mme Andrée Girald, est une œuvre adorable.

C'est un recueil d'articles, parus dans la „Parole Bulgare“, journal imprimé à Sofia, en Français, que M. Damianov me demande de préfacier aujourd'hui. Je le fais avec une joie assez semblable à celle que je pris à préfacier l'„Amour et la Chair“ de mon admirable filleule S. Simson, ce Maupassant féminin. Je le fais avec joie et pour plusieurs raisons.

Qu'il y ait encore, en Europe, des hommes tels que l'auteur d' „A 2000 Kms de Distance“, c'est un prodige et, comme je l'ai dit en commençant, un motif d'espérer en un temps où l'espérance pourrait apparaître comme une témérité.

Tant que des esprits tels que Damianov existeront, nous pourrons croire au retour de la primauté de l'Esprit qui, seule, saura réparer les abominables fautes de l'Argent. Tant que l'esprit français trouvera de tels échos, l'avenir ne sera pas tout à fait compromis.

Quelle joie j'éprouve à voir venir à moi de tels talents, de tels esprits, de tels cœurs!

Certes, j'ai rêvé souvent de cette admirable Bulgarie dont l'élite est l'égale des meilleures élites européennes et qui est plus féconde en richesses matérielles et morales qu'aucune autre nation au monde... Et je me suis promis de ne pas mourir sans avoir vu ces deux merveilles: La Baie de Rio-de-Janeiro, splendeur brésilienne et le monastère de Rila, splendeur bulgare...

Mais, dans mes songes les plus optimistes, je n'imaginai pas qu'un pays balkanique pût être dirigé par un Roi aussi sage, aussi intelligent, aussi moderne, aussi bon surtout, que le Roi Boris — ni qu'une nation aussi mal connue que la Bulgarie — et c'est une injustice qu'il faudra réparer — eût des journalistes tels que Hristo Damianov.

„A 2000 Kms de Distance" est un recueil de chroniques écrites au jour le jour.

Combien d'articles de journaux supportent l'épreuve de la publication en volume? Très peu. Si nous avons vu triompher, dans cet ordre d'idées, un écrivain tel que Jean Lorrain („Poussière de Paris", „la Ville Empoisonnée", etc.) combien d'autres connurent à ce sujet la défaite? Qui relit aujourd'hui les „papiers" d'Aurélien Scholl ou de Félicien Champsaur, entre autres?

Eh bien! Damianov sort vainqueur de cette épreuve si dure que des célébrités ne la supportèrent pas.

Lisez ces pages sans prétention et pourtant si émouvantes, si simples, si savantes sous leur apparente naïveté.

Je connais le secret de leur charme : une sincérité profonde qu'une magnifique culture générale n'entame pas.

Pour me résumer d'un mot :

Hristo Damjanov m'apparaît comme un esprit de premier ordre dont la gentillesse irrésistible s'apparente à la fois à celle de Charles Dickens et à celle d'Alphonse Daudet.

Georges NORMANDY

Eaubonne (S & O), 1-er Janvier, 1937.

A DEUX MILLE KILOMETRES DE DISTANCE

Mon ami, M. Georges Normandy, conte dans son beau livre le „Train Fantôme“¹⁾ une anecdote où il est question du cochon de Monsieur Faussard.

Monsieur Faussard est le maître d'école d'un village. Il a élevé pour l'hiver un cochon, pour qui voici venu le moment d'être saigné.

Mais avant tout, il faut résoudre une question. En France, comme chez nous, ceux qui tuent leur cochon en offrent des morceaux aux voisins pour qu'ils s'en régalent.

¹⁾ Histoires extraordinaires. — (Baudinière).

M. Faussard, en sa qualité d'instituteur, en a ainsi reçu d'à peu près chaque maison et maintenant il va falloir, bien entendu, rendre la politesse à presque toute la commune. Or, il voudrait tant, pouvoir tout garder pour lui seul.

Vouloir tout garder pour soi seul et ne rien donner aux autres, c'est de l'enfantillage. Au contraire, les gens aisés, quand ils sont très contents, devraient faire en sorte de contenter aussi un peu les autres. C'est le fond de la coutume, quand on tue pour soi seul un cochon tout entier, d'en offrir un petit morceau aux voisins.

M. Faussard demeura perplexe, mais pas pour longtemps : on lui vola son cochon et, du coup, il fut débarrassé du souci de résoudre ce très difficile problème : rendre ou ne pas rendre ?

C'est hier soir que j'ai lu cette histoire bien française, et je l'ai beaucoup goûtée.

Ce matin je suis parti en excursion dans les environs de la capitale. À une trentaine de kilomètres, non loin du chemin de fer qui relie Sofia à Istamboul, il existe un village, portant le joli nom de Bogdanlia.

J'y vais souvent. L'esprit caustique d'un de ses habitants, mon ami Lito, me plaît beaucoup ; et voilà pourquoi j'ai choisi de nouveau Bogdanlia comme but de ma promenade.

Dans la modeste auberge, Lito faisait déjà rire les jeunes et les vieux.

Il contait :

„ . . . C'était l'hiver dernier, à l'époque où l'on tue les cochons. Moi et mon frère Dotché, nous étions bien embarrassés. Tuer le cochon au su de tout le village, cela signifie ne mettre au saloir qu'une partie de la bête. Nous avons reçu des voisins des côtelettes et nous devons, cela va sans dire, rendre des côtelettes à notre tour. Que faire ?

Garder tout pour nous était si tentant ! Et l'on a décidé de tuer le cochon en cachette... clandestinement.

Je dis à Dotché :

— Mon vieux, nous allons descendre à la cave et tu „lui“ serreras bien fort le museau pendant que je le saignerai, afin qu'il ne crie pas et que les voisins ne se rendent pas compte.

Ainsi dit, ainsi fait. Seulement, si le maudit cochon voulait bien mourir, il voulait pouvoir le faire en gueulant tout son soûl. Je ne sais comment il s'y est pris, en tout cas il a réussi à dégager son groin et même à mordre fortement la main de mon frère.

Résultat : le village entier a connu l'affaire et nous avons été forcés de distribuer des côtelettes. De plus, mon frère, blessé, n'a pas pu aider au dépeçage ni à la mise au saloir.”

L'assistance rit aux éclats. J'ai ri aussi, et j'ai pensé :

A une distance de deux mille kilomètres, on se raconte la même histoire, à quelques détails près. Et cela n'a rien d'étonnant, car les peuples ne se distinguent pas tant que cela entre eux. Les mêmes humaines choses font pleurer et font rire, partout, les mêmes pauvres gens. Alors pourquoi a-t-on créé tant de barrières, destinées à séparer les peuples, quand ce n'est pas à les dresser les uns contre les autres ?

C'est encore cela que je ne comprends pas. Se trouverait-il parmi mes lecteurs quelqu'un pour me l'expliquer ?

II

L'ÂME BULGARE

C'était pendant la guerre mondiale. Un jeune journaliste bulgare de beaucoup de talent, et qui savait observer, écrivait dans ses correspondances :

Un soir, entre deux batailles, des soldats se reposaient autour du feu. On causait :

— Non ! Les chefs peuvent dire ce qu'ils veulent et donner des ordres comme bon leur semble, je ne marche pas — déclara l'un des soldats qui dans le civil était garde-champêtre en un village. — Faire des prisonniers, qu'ils disent, les chefs. Ah, non ! Moi, dorénavant, je ne veux plus de pri-

sonniers. L'ennemi m'en fait voir de toutes les couleurs et j'ai déjà compté pas mal d'atrocités de sa part. Je ferai comme l'ennemi.

C'était le soir, autour d'un feu haut comme une montagne, et tout le détachement approuvait. Le lendemain, les combats recommencèrent. On se battit ferme, et le détachement parvint à encercler une dizaine de soldats ennemis.

On leur dit de déposer leurs armes, de lever les mains et de se ranger dans un endroit. Les prisonniers obéirent en demandant doucement :

— Du pain, un peu de pain...

Le jeune journaliste se mit à trembler et s'apprêta à assister au massacre.

Il ferma même les yeux pour ne pas voir cela. Quand il les rouvrit, ses compagnons, accroupis devant leurs sacs ouverts, distribuaient du pain aux prisonniers.

Devant la détresse de ceux-ci, la haine et les menaces des soldats bulgares s'étaient évaporées.

— Ce sont tout de même des hommes comme nous, murmuraient-ils, comme s'ils eussent voulu s'excuser de leur faiblesse.

C'était le premier fait, et c'était grand.

Voici le second :

Un groupe de nos soldats rejoignit, sur la route, des réfugiés qui, chassés par les combats récents, venaient retrouver leurs foyers et leurs biens.

Ces fugitifs n'étaient pas des Bulgares, ils appartenaient à la nation ennemie.

C'étaient un père, un instituteur, et ses enfants qui, chargés de bagages, avançaient péniblement. L'aînée des jeunes filles avait l'air bien fatiguée; quant à son père, harassé, il ne pouvait pas l'aider. Alors un de nos soldats demanda au journaliste :

— Ecoute... Dis-lui de me permettre de porter le fardeau que la petite traîne si péniblement. J'ai aussi des enfants et cela me fend le cœur de la regarder.

Le jeune homme transmet l'offre de son camarade au fugitif, et celui-ci l'accepta avec reconnaissance. La caravane se remit en route, le vainqueur apitoyé, portant le bagage du vaincu.

Illustration éloquente de ce qu'est l'âme bulgare.

— Conservons-la !

III

ON EST TRISTE A LA MAISON

— Oui, on est triste à la maison, et pour cause :

D'abord, on a été obligé de déménager. Ah, quelle affaire, mon Dieu ! Quelle affaire ! Dante n'a jamais dû déménager. Autrement il aurait encore ajouté un cercle de tortures à son Enfer.

On est triste à la maison, car en changeant de logis, nous avons dû nous séparer de Mitzko, le chat.

Mitzko était venu un jour chez nous, de la rue. Il était si gentil et il savait si mélodieusement ronronner, qu'on lui avait offert un petit coin

à côté de la chambre de Pécho. Par la suite, nous sommes devenus de très bons amis et notre entente cordiale n'a été troublée d'aucun dissentiment.

Hélas, tout a une fin ! Il a fallu se quitter. Et, dans la grande bâtisse où nous sommes venus — toute remplie de locataires — il est expressément défendu de nourrir des chats, de garder des chiens, d'avoir des canaris... Rigoureusement défendu !

L'immeuble que nous habitons maintenant est une sorte de caserne à plusieurs étages. Il y a beaucoup de domestiques, beaucoup de servantes, beaucoup d'enfants. En bref, une caserne sans soldats... Mais avec un règlement. On doit secouer les tapis à telle heure et traverser la cour à telle autre ; le courrier doit arriver le matin, on doit le lire le soir ; mais on peut ne jamais répondre. Que voulez-vous ? Il faut des lois en ce monde ; et d'après celles de notre maison-cantonement, nous n'avons pas le droit d'avoir des chats. Si un jour les rats en viennent à manger le nez de quelque locataire, ce ne sera pas la faute des pauvres chats expulsés !

On est triste à la maison et pour cette autre cause :

Dimanche dernier, Pécho est allé voir ses enfants. Ils habitent avec leur maman un joli petit

village à trente kilomètres de Sofia. L'ainé n'a que cinq ans et c'est déjà un petit savant. Il sait compter jusqu'à 17 et écrire jusqu'à 8. De l'alphabet il ne connaît que deux lettres, que je lui ai apprises lors de notre dernière visite. Sa sœur a trois ans et n'est pas non plus un bas bleu. Elle ne sait que saluer et souhaiter une bonne santé, quand son papa quitte le village pour venir à la ville reprendre son travail.

Les enfants de Pécho avaient un petit chien, un tout petit chien qui amusait les enfants et s'amusait lui-même avec eux.

Un jour, ils sont allés à la maison voisine jouer avec leurs petits amis. Le petit chien les a accompagnés. Or, il y avait dans cette maison un Vieux, méchant, méchant comme dans les contes, qui n'aimait ni ses enfants, ni les enfants des autres. Il s'est emparé d'un gros bâton, le Vieux, et, sans raison, par pure méchanceté, il a tué le petit chien, le petit chien des enfants de Pécho.

Et l'on est triste à la maison ! Si vous voulez nous consoler, envoyez-nous un petit chien pour le bambin et la fillette de Pécho et dites nous comment avoir des nouvelles de Mitzko, car lui aussi a quitté notre ancienne demeure. Sans nous, il ne la trouvait pas à son goût et notre amitié lui manquait : il nous trouvait, probablement, aussi intelligents que lui, car l'amitié n'est forte qu'entre

égaux. Seulement, il a eu tort de partir sans laisser d'adresse.

Et puis dites nous surtout pourquoi il y a des méchants sur la terre qui tuent la gaité, qui tuent la joie d'autrui ?

Un petit chien n'est pas grand'chose, peut-être, mais celui-là faisait le contentement de deux petits gosses qui riaient en jouant avec lui, là-bas, dans le village perdu, où très souvent le papa et la maman ne sont pas à côté de leurs enfants pour les amuser et pour les faire rire.

Ah, oui ! Pourquoi y a-t-il des méchants sur la terre ? Ce sont peut-être des malades. Alors, on devrait leur parler doucement, les soigner, et bien doucement leur faire voir qu'il y a tant de miel dans la joie des autres, et que les larmes claires des tout petits sont une chose si triste à voir.

IV

DES BOUTS DE PAPIER

Vous connaissez bien ces bouts de papier qu'on colle sur les enveloppes, afin que votre lettre ait le droit de monter en chemin de fer ou en aéroplane, et d'aller trouver votre ami dans un autre pays, dans une autre ville en Bulgarie et même à l'étranger.

Ces bouts de papier s'appellent, vous le savez, des timbres-poste et il y en a de toutes les couleurs et de toutes les dimensions. D'habitude ce sont de petites vignettes.

Souvent, c'est le portrait d'un roi, d'une reine, d'un héros national qu'ils représentent ; souvent,

c'est un avion ou un navire ; souvent encore, c'est un monument, un paysage, un site connu.

Autrefois, j'aimais à entasser de ces bouts de papier dans une petite boîte, et même je m'amusaïs à les coller, les uns à côté des autres, et je faisais de la sorte mon métier de collectionneur : je collectionnais des timbres-poste.

J'en vins, avec l'âge, à trouver cet amusement bien enfantin et je commençai à ranger les collectionneurs parmi les gens fort drôles, fort naïfs.

Mais, depuis un certain temps, je me suis remis à aimer ces fragiles vignettes.

Mon ami, M. Abel Moreau, d'Auxerre, a un gosse de douze ans qui est déjà philatéliste.

Son papa m'a prié de lui envoyer des timbres-poste bulgares ; ce que j'ai fait. Et j'ai reçu ces mots heureux, par retour du courrier :

„Cher Confrère,

Comme vous êtes gentil ! Mon fils Pierre sautait de joie en rentrant du collège. Vous dire sa reconnaissance ? Vous avez aussi la mienne, très sincère et très amicale, pour le plaisir que vous lui avez donné“.

Alors, si ces bouts de papier font sauter de joie les petits garçons et font en même temps la joie des pères, soucieux comme le sont tous les

pères sur la terre du bonheur de leurs enfants, je me remettrai à aimer les timbres-poste, ces petits riens qui après avoir servi une fois, peuvent servir encore.

Et il se peut qu'il y ait beaucoup de petits riens autour de nous et dans notre vie, qui ne coûtent pas grand' chose et qui, avec un peu de bonne volonté, peuvent apporter joie et contentement à nos semblables.

— Cherchons-les !

LE PEUPLE BULGARE

Il y a, dans l'œuvre de Victor Hugo, une page que je relis souvent.

Ce n'est qu'un petit tableau, mais d'une incomparable grandeur spirituelle, et qui charme infiniment. Le Poète nous y montre un paysan qui jette à poignées „la moisson future aux sillons.“

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main et recommence.

— — — — —

Tandis que, déployant ses voiles,
L'ombre où se mêle une rumeur

Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

J'aime ce tableau, qui est aussi l'image de notre peuple, du peuple bulgare.

Le Bulgare aime la terre, sa terre. Tout en adorant le Créateur, il l'imité ; il s'associe à la nature, et ensemble ils créent la moisson.

Quand le Bulgare a un peu d'argent, il ne le gaspille certes pas pour les beaux yeux d'une femme ; il ne désire pas les orgies. La femme, il ne l'aime que comme la future mère de ses enfants, comme sa compagne fidèle, toujours prête à l'aider dans les vicissitudes et l'âpreté de sa vie rustique. Mais il a une passion contre laquelle il ne peut rien. Son argent, il le destine infailliblement à son éternelle bien-aimée, à la terre. Il en achète des champs, des prairies, des jardins, des forêts, dans l'unique but de s'adonner à son amour inassouvi de laboureur et de semeur !

Même quand il est obligé de gagner sa vie loin de ses champs et de sa campagne, dans les villes mécanisées, pleines de vacarme, où la terre est emprisonnée dans le ciment et l'asphalte, où l'herbe ne pousse que dans des emplacements limités, même dans ce cas le paysan bulgare reste lui-même, n'ayant qu'un rêve, qu'une passion : cultiver, planter, semer.

Je travaille de temps à autre dans les bureaux d'un journal. L'imprimerie se trouve au fond d'une petite cour ensoleillée.

L'année dernière, j'ai traversé une fois cette cour, et je fus péniblement impressionné. En pleine capitale, personne n'y avait fait croître ni arbustes ni fleurs ; sur le mur clair ne s'épanouissait ni vigne vierge ni aucune autre plante grimpante ; et il me semblait que le mur se plaignait de sa nudité.

Cette année — miracle ! — la courette s'enorgueillit d'une petite pelouse ornée de zinnias, et bientôt il y aura une seconde pelouse.

— Eh bien, Sando ! dis-je au plus âgé des garçons de bureau, la propriété a donc changé de maître ? Voici des embellissements !

— Mais non, monsieur ! C'est toujours la même société qui possède la maison.

— Mais alors, qui est-ce qui a ordonné la création de ce jardinet ?

— Personne, monsieur ! C'est nous, les garçons de bureau, qui, de notre propre initiative, avons arrangé la pelouse ; et, dès que les ouvriers réparant la maison auront fini leurs travaux, nous en ferons encore une. Ainsi, la courette aura l'air plus gai avec ces deux petits jardins.

— Oui, Sando ! Vous avez raison et vous êtes un brave Bulgare, un vrai Bulgare.

En utilisant leurs loisirs, Sando et ses camarades, qui sont tous des paysans, ont travaillé à embellir un petit coin de notre sol. En vrais cultivateurs, ils ne pouvaient supporter qu'un bout de terre, si minime fût-il, restât là pour ne rien donner, pas même des fleurs, pas même des feuilles.

Et ils se sont improvisés jardiniers pour le seul plaisir de satisfaire le penchant de leur âme bulgare.

C'est cela qu'est le peuple bulgare : un peuple de cultivateurs passionnés. Rien que des cultivateurs.

Voilà pourquoi j'aime bien ma terre natale, et voilà pourquoi je parle souvent d'elle avec respect, avec orgueil.

Tous ceux qui connaissent un peu notre peuple, ne peuvent que l'estimer et l'aimer.

VI

PENSEES PASCALES

Le Dimanche des Rameaux est déjà passé. Dans quelques jours c'est Pâques, le Grand-Jour, comme on dit chez nous.

A cette fête, on se prépare de longue date. On pare la maison, on la nettoie à fond et, soi-même, on se fait habiller de neuf. La nature également tâche d'être belle et de s'orner de verdure et de fleurs.

Un bien grand jour qui nous rappelle à la fois une vie toute divine et une mort consentie pour le salut des hommes.

Il y a vingt siècles, le Fils de Dieu est venu parmi nous fréquenter les plus humbles et choisir douze apôtres, douze amis entre les plus pauvres.

Afin de pas oublier cette vie et cette mort et les paroles qu'il a dites, le monde Lui a élevé des temples dont l'architecture et les ornements font rêver, et où l'on entend des paroles, Ses paroles, que les siècles n'ont pas pu effacer :

„Aimez vos ennemis ! Aimez votre prochain comme vous-mêmes ! . . Ne faites pas ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse !“

Il y a pourtant des moments où il me semble que le monde a presque oublié la signification sublime que cette fête commémorative porte en elle :

Je vais, de temps à autre, en visite chez des voisins. Ils passent pour des personnes „très comme il faut.“ Madame a „son jour“ et Monsieur sait jouer au tric-trac !

L'année dernière, ma chère voisine m'a annoncé avec une émotion manifeste que, depuis un certain temps, on savait faire chez eux des gâteaux au café ; et son mari m'a fait savoir que, la nuit précédente, il était resté jusqu'à deux heures du matin pour jouer au tric-trac, et qu'il avait gagné.

Et c'était Pâques, ce jour-là ! Et pas une pensée vers Celui qui mourut pour le monde !

J'aurais tant voulu être un grand orateur et avoir la possibilité de dire à ces mauvais riches que les fêtes commémoratives célébrant la vie et la mort du Fils de l'Homme n'ont pas été créées seulement pour manger, pour jouer et pour „recevoir“.

De tout mon cœur, j'aurais voulu montrer, aux petits comme aux grands : combien de beauté et de félicité cache, pour nous, une larme essuyée sur un visage en pleurs, combien de joie procure un conseil donné du fond de l'âme, combien de bonheur se trouve dans le geste d'une main sincèrement tendue, dans une parole vraiment amicale, dans une miette de pain donnée à temps et bien donnée.

Allons, mes chers lecteurs, quoique je n'aie pas été d'une grande éloquence, tentez un simple effort, et, tout en vous amusant, durant les fêtes de Pâques, faites un peu de bien aux dépourvus, dites quelques mots d'encouragement aux accablés, soyez humains enfin, ayez le regard doux et le cœur bon ! Et vous verrez, croyez-moi, que les fêtes pascales, cette année, seront plus claires, meilleures, plus gaies.

VII

IL FAUT SI PEU DE CHOSE...

Mais oui, il faut si peu de chose pour qu'on soit content et gai, pour qu'on puisse s'amuser et se distraire et trouver la vie belle.

Il suffisait d'aller voir la foire, sur la route de Kniajévo, le jour de Pâques, dans la grande plaine en face de l'Hippodrome, pour se convaincre qu'il ne nous faut que presque rien pour être heureux.

A peu près tous les habitants et toutes les habitantes de Sofia s'y étaient donné rendez-vous, et personne n'avait l'air désolé. Au con-

traire, le sourire était sur tous les visages et le contentement rayonnait dans tous les yeux.

Même un groupe de tziganes qui, partout ailleurs, eût semblé pitoyable avait, lui aussi, au milieu de cette foule heureuse, un petit air de félicité.

Et quel groupe, mon Dieu ! Des enfants à peine habillés, mais dont les trous des vêtements paraissaient avoir été faits exprès pour que le soleil pût mieux chauffer les petits corps. Et les cheveux jamais peignés d'un bébé rappelaient la tignasse du Laurel des films américains ; ils n'indignaient personne, ils vous attendrissaient. Et les papas et les mamans, pas mieux habillés que leurs gosses, mais sans souci du lendemain, causaient et bavardaient entre eux, l'air si béat, qu'on aurait cru que tout à l'heure ils allaient monter dans des automobiles pour aller coucher dans des châteaux. Car ils étaient contents de cette joie des autres.

A la foire, pour très peu d'argent, on pouvait se payer des friandises et manger du maïs qui, sur place et comme par miracle, au-dessus d'un peu de braise, se changeait en petits fours, blancs comme neige et savoureux comme véritable ambrosie. Et l'on dit qu'ambrosie était divine nourriture olympique, plus douce que miel !

Je ne saurais, moi, vous affirmer qu'une chose, c'est que le maïs grillé à la bulgare est délicieux. Mangez-en quand l'occasion s'en présentera et vous verrez que je vous dis vérité vraie.

A la foire, pour peu d'argent, on pouvait aussi s'offrir des distractions fort agréables. Par exemple, monter en aéroplane pour deux léva et assister, au théâtre forain, à des représentations d'un prix vraiment populaire.

Il y avait aussi des papillons qui voltigeaient dans l'air, et l'on pouvait les chevauchant, faire comme eux. A un moment les papillons gracieux tristement s'arrêtèrent : le moteur avait eu une panne ! C'étaient des papillons modernes, hélas ! Mais leur malheur ne fut que de courte durée. La machine ayant été réparée les papillons se sont remis à tourner.

Et tournoyait aussi la foule, souriante, contente, ravie.

Oui, il ne nous faut que peu de chose pour être heureux. Mais pourquoi ce petit rien nous manque-t-il si fréquemment ? Peut-être parce que ce n'est pas fête tous les jours ?

Alors, donnons-nous rendez-vous pour l'année prochaine. Ayons de la patience : douze mois seront vite passés.

VIII

POUR LES TOUT PETITS

— Mes enfants,

Il y a des gens qui, même s'ils ont une maison, tâchent d'en faire bâtir une seconde; ils en feront, plus tard, construire une troisième.

Notre Roi n'est pas de ces gens-là. Il avait un terrain, où il devait faire édifier un beau palais, et Il s'est dit:

— Non! Je donnerai ce terrain à l'enfance.

C'est ce qu'il a fait. Quand vous allez vous promener, du côté du „Jardin Boris“, vous voyez

qu'à votre droite, dans le terrain vague qui appartenait au Roi, on travaille déjà : on travaille pour vous.

Il y aura, dans ce jardin qu'on vous prépare, mes enfants, un grand bassin avec des cygnes et des poissons rouges et un petit bassin, qui sera pour vous. A côté, on mettra des cabines, de toutes petites cabines, pour le cas où vous auriez envie de prendre un bain, dans votre piscine qui, exprès, ne sera pas bien profonde.

Et puis, dans un petit coin — de petits animaux et de gentils oiseaux, venus de loin et de différents pays, se promèneront doucement, tout à fait comme vous, et parmi eux — un ou deux ouistitis, pour vous distraire, feront des exercices de gymnastique.

Vous y verrez également une montagne minuscule avec toutes les fleurs de Vitocha et de tout petits ruisseaux, et des cascades ! Le Roi a pensé à tout.

Il y aura aussi différents jeux. Et un jeune médecin pour vous soigner, quand vous saignerez du nez, et pour vous gronder, quand vous ferez les fous.

Et un buffet avec de petits pains bien préparés. Et puis, écoutez-moi bien ! il y aura, il y aura un théâtre ! Une scène qui vous appartiendra et où chacun de vous pourra monter pour réciter

des choses bien apprises à la maison : des poésies, des dialogues, des chansons et des contes.

Ce jardin, probablement, portera le nom de la charmante fillette du Roi, la petite princesse Marie-Louise, et de cette façon, mes enfants, l'endroit vous sera doublement cher.

N'est-ce pas, chers gosses, que notre Roi est bon ? Aussi, vous l'aimez bien, j'en suis sûr.

IX

UN LIVRE QUI FAIT
AIMER LA VIE

Je voudrais tant vous parler dignement d'un beau livre qui m'a enchanté ! L'auteur, en arrivant au Soudan après une randonnée de trois mois, se disait à lui-même, avant de s'engager sous la voûte menant au quartier de l'Administration coloniale :

— „Puisses-tu entrer de même en l'Au-Delà, un jour non férié, sans trompettes, ni chœurs d'anges, derrière des humbles, des Noirs, des ânes, des bœufs !“. . .

Le livre s'appelle „Les Heures d'Abéché“, et l'auteur — Paul Fabre.

Je voudrais tant, à l'heure du repas, vous faire savourer l'affaire des boulettes : le boy de Jean Nandré roulait des boulettes de viande, destinées au dîner de son maître... Il les roulait tout bonnement sur son ventre nu et noir en les massant en rond, du nombril à l'épigastre. Vous aimeriez aussi à faire la connaissance du petit négroillon Zougoulou, tout propre car tout nu. Un jour de déménagement, voulant porter sur sa tête la chaise de l'école, deux fois plus grande que lui, Zougoulou s'étala par terre et „pleura d'être moqué par le métis François“.

Je voudrais également vous décrire la classe hebdomadaire de lavage au bord de la rivière dont l'eau est cachée sous le sable pâle, comme afin de se préserver des rigueurs d'un soleil malveillant. L'émouvante histoire de la petite Zerga qui trompa Signoret avec le boy de Jean Nandré vous toucherait pour sûr. Le vol des hirondelles et la rangée des vautours ne s'envolant pas à l'approche de l'homme vous distrairaient gentiment.

Tout cela, ce sont des Heures d'Abéché, une „ville aux petites fumées“, au centre de l'Afrique où „les heures sont fidèles comme des autruches“ et les nuits „des prières bleues“.

Je voudrais vous parler de toutes ces histoires, simples et admirables, mais je ne le ferai pas: j'ai peur de flétrir la beauté de ces pages, si belles qu'elles sont inimitables.

Pourtant je copierai pour vous, chers lecteurs, les premières lignes de la préface que l'ami sincère de l'auteur, M. Albert Lantoine, a écrites pour les „Heures d'Abéché“.¹⁾

Les voici :

— „Oh! l'adorable livre que je ferme aujourd'hui avec au bord des paupières des larmes. Récit douloureux? Non. C'est la bonté qui imprègne ces lignes, de la première à la dernière, qui m'a ému. Et comment traduire ces sentiments? C'est si difficile! Une idée, il est des mots pour l'exprimer, pour la faire comprendre et partager. Mais une émotion? Je devrais écrire: lisez les „Heures d'Abéché“. Simplement. Sans phrases. Les phrases... c'est encore de la littérature, et il n'y en a pas dans ces souvenirs d'un homme simple qui vécut parmi les simples, là-bas, dans un poste perdu de l'Afrique Equatoriale“...

¹⁾ Editions des „Cahiers du Sud.“ — Marseille.

X

LE DOUX PAYS

J'ai lu dans un livre charmant la poésie
suivante :

J'ai rêvé d'un pays très beau,
à l'abri des soucis des jours,
et où la vie coulant très douce
se parait d'un parfum de source.
Là, toujours et sans vains discours,
la joie hantait les cerveaux.

Miracle ! Les hommes s'aimaient,
comprenant les peines secrètes,
la futilité désuète
et la bêtise de l'abstrait.

L'un par l'autre comprenait tout,
apprenait à croire à l'amour,
à la paix des hommes entre eux. . .
Je vis enfin sur ce séjour
passer un vent délicieux
qui se fit encore plus doux,
quand il sut que nous étions deux
pour humer son parfum si doux.

L'auteur de cette poésie est M. Charles A. Dubois, soldat vaillant de la seule armée qui devrait exister, celle de l'art. Le livre charmant dont cette fraîche poésie est tirée s'intitule „T e l q u' e n m o i - m ê m e . . . " ¹⁾)

Et ce doux pays dont le jeune auteur a rêvé,
comme je voudrais que ce fût mon pays, ma
Bulgarie !

¹⁾ Editions des Cahiers d'Art et d'Amitié. — Paris.

XI

SEUL?...

Seul.

Bien qu'on l'ait souvent chanté, il me semble que cet adjectif est un mot vide de sens.

Les romantiques prétendaient qu'on peut être seul, même au milieu d'une foule, et que c'est bien la pire solitude. Vous tiendrez avec moi, chers lecteurs, cette affirmation pour nébuleuse, comme l'est d'ailleurs tout le 19-me siècle, soit dit entre nous.

Être seul, signifiant ne pas être deux ou trois, a encore sa raison d'être, mais être seul, voulant dire „être à plaindre“, être malheureux, est une expression qui ne me dit rien et c'est à tort, je crois, qu'on lui applique cette signification péjorative.

Un vieil académicien, ami d'Anatole France, nous conte qu'un sarcophage chrétien des catacombes de Rome portait cette formule imprécatoire :

„Si quelque impie viole une telle sépulture, qu'il meure le dernier des siens !“

Le vieil académicien, en sa qualité d'archéologue, avait ouvert beaucoup de tombeaux, mais il ne craignait pas que la malédiction gravée sur la tombe l'atteignît. Je crois qu'il avait raison, car il y aura probablement toujours des gens sur terre, et il en sera toujours de dignes d'être aimés.

Seul ? . . . Comment peut-on être seul, quand des musiciens venus des pays chauds donnent, à tout le monde, des concerts gratuits chaque nuit et chaque matin, et même dans la journée, des concerts symphoniques en plein air et dans des théâtres de verdure. Si vous ne me croyez pas, allez dans les jardins et réjouissez-vous !

Seul ? . . . Quand il y a de si belles fleurs pour conter de si jolies choses à ceux qui savent les écouter !

Seul ? . . . Quand il y a des paysages qui vous transportent d'admiration et des étoiles qui vous regardent et qui ne brillent que pour vous !

N'est-ce pas, chers lecteurs, que j'ai raison ? L'Académie française devrait annoncer que l'adjectif „seul“, employé au figuré, n'a pas de sens.

XII

LA GALERIE DE TOUT LE MONDE

J'ai souvent entendu dire que les gens riches, archi-riches, possèdent maintes galeries où l'on peut voir de très belles choses : des statues, des tableaux, des gobelins des miniatures. . .

N'étant pas au nombre de ces favorisés, je ne possède pas de galerie personnelle. Mais j'en connais une qui appartient à tout le monde et qui, par conséquent, m'appartient aussi.

Le catalogue n'en est pas bien long et ne contient, pour le moment, que quelques numéros.

Le premier est une fontaine érigée sur la place Sainte-Sophie et surmontée d'un groupe équestre. Un cavalier, armé de pied en cap, n'en finit pas de tuer avec une lance un monstre fabuleux ayant des ailes et une longue queue.

On m'a dit que c'est Saint-Georges en personne tuant le dragon. On m'a dit aussi que c'est une allégorie : un vaillant qui nous libérerait de la haine, ce poison du genre humain.

Cela s'est passé en des temps révolus. Depuis lors, l'inimitié a reconquis le monde, et beaucoup de gens s'en plaignent.

Autrefois, c'étaient des paladins et des St. Georges qui exterminaient l'abominable haine. Aujourd'hui, on prétend que c'est avec des plumes bien taillées qu'on pourrait lui couper les ailes. Oui ! avec des plumes bien taillées qui écriraient des pages d'amour. Il ne s'agit que de demander aux fabricants de ne plus fournir que de ces plumes-là.

Arrêtons-nous pour aujourd'hui. La prochaine fois je vous parlerai du second numéro de cette galerie de tout le monde.

XIII

DEUIL

à l'AMIE
regrettée.

J'ai un ami qui, en ses moments pénibles, vient me trouver.

Lors de la mort d'une mère qu'il adorait, nous étions tous les deux à l'étranger. J'essayai de le consoler et de lui dire entre autres choses:

— Tu es triste et tu pleures par égoïsme. Conviens-en. Tu te désolés parce qu'en rentrant à la maison, il n'y aura plus personne pour te recevoir et te gâter.

— Oui, me répondit-il, tu as peut-être raison. C'est un peu sur moi que je pleure, mais c'est également aussi sur la maman que j'ai perdue. Elle était si fière de moi, son petit savant, et j'aurais tant voulu toujours la voir à mon côté, entourée de respect et d'égards.

Depuis longtemps, nous ne sommes plus à l'étranger, et, hier au soir, mon ami est revenu chez moi. Il est à peu près seul au monde, car il n'a plus ici-bas que mon amitié pour confidente et pour consolatrice.

Il ne s'est pas marié, car il continuait à aimer une femme, une Amie lointaine, comme il l'appelait.

Après notre retour en Bulgarie, il s'était aperçu qu'il l'aimait éperdument ; et il l'a aimée toute sa vie.

Cette femme, sa camarade d'études, était déjà épouse et mère, mais ne l'ayant jamais vue entre son époux et sa fillette, il la croyait libre et seule.

Trente ans ont passé. Il ne l'a pas oubliée.

Hier encore, dans l'après-midi, il lui adressa son nouveau livre, et sur la première page il avait écrit :

— „A l'Amie lointaine qui oublie que la poste a été créée pour transporter des missives“.

Depuis des mois, en effet, il n'avait pas reçu de lettre d'elle.

Comme adresse il faillit écrire un nom de jeune fille.

Et précisément, vers le soir, il recevait une lettre de l'étranger. Une dame, la femme d'un médecin bulgare, lui écrivait:

„Vous apprendrez sans doute avec une grande peine la mort de notre amie commune“.

C'était bien de l'Amie qu'il s'agissait.

Il était donc revenu me trouver et, chose étrange, malgré ses 53 ans, il pleurait comme autrefois, quand il était encore enfant.

— Tu ne me diras pas comme jadis, se lamentait-il, que c'est encore par égoïsme que je pleure. Je n'espérais rien, je ne recevais pas même de lettre d'elle, mais de ne plus la savoir de ce monde, cela me déchire le coeur. . .

Je n'ai pas essayé de le consoler, et j'ai pleuré avec lui.

Par égoïsme ou par pitié, oh! pleurons ceux que, jamais plus, nous ne pourrons revoir.

Insondable tristesse des départs dans l'éternité!

XIV

INUTILE DE VOUS DERANGER...

Aller en France est si facile ! On prend le train à Sofia dans l'après-midi. Le train se met à rouler, et le soir vous vous endormez en Yougoslavie. Le matin qui suit, les douaniers italiens vous réveillent. Le soir d'après, vous saluez en passant la Suisse ; et le surlendemain vous êtes à Paris !

Si facile ! Seulement, à quoi bon se déranger et dépenser de pauvres lions bulgares, quand on peut avoir la France chez soi et à meilleur compte. Ce n'est pas une boutade. Jugez-en.

Vous vous rendez rue Rakovsky, non loin du Théâtre National, et vous vous arrêtez devant un hôtel nouvellement bâti, où des étrangers descendent ; et voici la France : à côté de la porte principale de l'hôtel s'ouvre un bureau de tabac où le „Matin“, le „Journal“, „Candide“, „L'Echo de Paris“ vous „font de l'œil“ et vous sourient tout a fait comme en France. Ce qui est triste, c'est que ces journaux parlent si peu de nous et de notre beau pays ; mais ce n'est peut-être pas leur faute.

Vous retournez sur vos pas ; vous voilà devant le Cercle Militaire. En deux coins du petit square, chez les deux marchands de tabac, encore des journaux français ! Et c'est encore la France au meilleur compte.

Plus loin, c'est la boutique où l'on peut avoir des journaux français à l'abonnement. C'est là que tous les jours je vais chercher mon „Oeuvre“. C'est un journal qui n'est pas bien orthodoxe et qui taquine souvent M. Mandel, mais je l'aime, car c'est dans ses colonnes que M. de la Fouchardièrè écrit, et sa „guerre à la guerre“ est passionnante ! Plus loin encore vers l'est, chez le frère de Batè Louko, qui a mis un hibou sur ses livres, car il voit même dans l'obscurité, (c'est le hibou que je veux dire), eh bien ! à la devanture de la librairie, une plume aux couleurs de la France et une plume aux couleurs de la Bulgarie,

sont amicalement entrecroisées. C'est le „Match franco-bulgare“. Un livre dont la moitié est écrite par Sacha Guitry et l'autre moitié — par un Bulgare. Le livre est distribué gratis, à condition qu'on vote pour le résultat. Est-ce que ce livre rapprochera les deux peuples? Peut-être, car il n'y est question ni de clearing, ni de change, et encore moins de politique.

Et en revenant à la maison, je trouve encore la France à portée de ma main. Mademoiselle Marie Dubas, l'enchanteresse mondiale, m'attend, souriante et tranquille, sous le tableau de Kriskaretz. Bien entendu, elle n'est pas en chair et en os, Marie Dubas, et c'est tant mieux, car elle ne me sourirait pas tout le temps dans son cadre doré et elle me causerait tant d'embarras pour lui trouver ses trois voitures, ses quatre servantes et son aviateur!

Tout à l'heure elle me chantera la Rengaine, de Francis Carco, musique de Larmangeat, et elle ne me demandera pas des compliments renouvelés. Je n'aurai qu'à lui envoyer un baiser; elle s'en contentera.

La Rengaine! Ah, ce que j'aime cette chanson dont voici le texte:

Tu t'en vas et tu nous quittes,
— Adieu! Pense à moi, quelquefois.
— Je ne t'oublierai pas, petite!
... Tu nous quittes, tu t'en vas.

Tu m'éciras trois semaines,
Le coeur y est, bien gentiment,
Et puis tu berceras ta peine
Dans les bras d'un autre amant. . .

Tu sanglotes. Je suis triste.
Le train siffle. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !
Je ne veux plus que tu me quittes,
Maintenant que c'est sérieux.

Enfin, les jours où le jeune Hadjiev vient chez moi faire de la musique, j'aime à l'entendre me jouer la Fiancée du Timbalier. C'est Victor Hugo, c'est Francis Thomé et c'est encore la France. L'ami du jeune Hadjiev, une basse chanteuse, viendra aussi un de ces jours me chanter Novembre de Paul Bourget. Voulez-vous en connaître le texte ?

Novembre approche, et c'est le mois charmant
Où devinant ton âme à ton sourire
Je me suis pris à t'aimer vaguement
Sans rien dire.

Novembre approche, ah ! nous étions enfants !
Mais notre amour fut beau comme un poème.
Comme l'on fait des rêves triomphants,
Lorsqu'on aime !

Novembre approche, assis au coin du feu,
Malade et seul, j'ai songé tout à l'heure
A cet hiver où je croyais en Dieu,
Et je pleure.

Novembre approche, et c'est le mois béni
Où tous les morts ont des fleurs sur leur pierre,
Et moi, je porte à mon rêve fini
Sa prière.

Et c'est encore la France ! Comme vous voyez, inutile de vous déranger : la France, on peut toujours l'avoir à la maison . . . surtout si on la porte, comme le signataire de ces lignes, dans son coeur.

SERVICE TOMBÉ DES NUÉS

Il est un dicton bulgare où il est dit que parenté ne nourrit pas. Mais qu'il est à plaindre l'homme qui manque de proches !

On peut en dire autant de l'amitié. „L'amitié serait peu de chose sans les mauvais services qu'elle autorise“. Le mot est d' Henry Becque. Mais, tout de même, il est des cas où l'amitié nous est précieuse.

Jugez-en.

Je manquais de sujet, j'en étais aux abois, quand le courrier m'a apporté un article d'un ami

lointain. M. C. A. Dubois, ayant écrit une étude sur Philéas Lebesgue, intitulée *Géorgiques Picardes* (étude que „l'Epoque“, journal littéraire très lu et très estimé, avait publiée) m'en envoyait une coupure.

Par bonheur, à l'envers de celle-ci, était un simple article sur un roi mécanicien. Je n'avais qu'à m'en inspirer et ma copie serait prête.

Voilà comment M. C. A. Dubois m'a rendu un service inespéré, tombé des nues, ou plutôt de la sacoche du facteur, et voici l'article :

LE ROI MECANICIEN

S'il est exceptionnel en France qu'un ministre revête une salopette pour faire le mécanicien, il est, par contre, en Europe, un souverain qui n'a pas de meilleure distraction que de conduire un train.

C'est le roi de Bulgarie, Boris. Une fois, il lui arriva de mettre en retard „son“ convoi de quelques minutes. Quand il arriva au point terminus, le chef de gare se précipita vers la locomotive et, sans même regarder le mécanicien, se mit à le réprimander copieusement.

— Vous avez raison, acquiesça le chef de l'Etat.

Le chef de gare n'avait pas l'habitude d'être écouté ainsi, quand il faisait des sorties de ce genre ; il regarda son interlocuteur et, avec un étonnement qui grandit soudain, il rectifia la position et se mit au garde-à-vous. Il avait reconnu son souverain et il demeura éberlué tandis que le roi s'éloignait en lui disant avec un sourire :

— Je vous promets, Monsieur le Chef de Gare, que je ne recommencerai pas et que la prochaine fois vous n'aurez rien à reprocher à ma „conduite“.

XVI

VIVE LA POLICE !

Il y a des gens grincheux qui arrivent à être mécontents de tout. Pour eux, les chemins de fer bulgares devraient, depuis longtemps, être pourvus d'ailes, d'ailes de pigeon ; et les dépêches être transmises à la maison par des appareils de radio, installés gratuitement ; et les téléphones lire les pensées et répondre d'eux-mêmes.

Je trouve tout cela fort exagéré et je suis, quant à moi, content de tout ce qui m'entoure :

Les chemins de fer bulgares sont des mieux organisés : tous les matins j'entends leurs locomotives siffler, et jamais elles ne sont enroutées.

La poste, chez nous, marche à merveille. Plaisanterie à part ! Je reçois bon nombre de lettres par jour, et jamais, au grand jamais, je n'ai eu à me plaindre de retard ni de pertes. Voilà pourquoi je suis en si bons termes avec les facteurs. Ce sont mes meilleurs amis.

Je n'ai jamais pu comprendre aussi qu'il y ait des gens pour se plaindre des téléphonistes. Il se peut qu'à Paris et dans les autres capitales du monde on n'arrive pas toujours à obtenir sa communication en temps voulu ; mais chez nous, à Sofia, c'est fait en quelques secondes et cela m'est toujours annoncé par une voix de jeune fille, si douce et si délicate que, si c'était chose faisable par téléphone, j'embrasserais de grand cœur la gentille voix sur la bouche.

Chose étrange, même quand je réclame le sergent-major de service, c'est encore une voix de femme qui me répond. Je me demande comment on peut encore être mécontent et grincheux.

Quant à la Police, j'en suis enchanté. Jugez plutôt :

Je n'ai pas de domaine, pas même deux chambres et une cuisine ; c'est en payant contre reçu que je suis abrité. En comptant mes instants, la pendulette accrochée au mur compte aussi l'argent que je dois verser tous les mois si je ne veux pas être mis à la porte. Mais revenons à la Police.

D'abord, les sergents de police de chez nous portent gants blancs. Cela fait bien : des taches claires dans la rue, cela rend la vie douce. Et puis, écoutez :

Je ne suis pas, je vous l'ai dit, un de ces gros propriétaires, mais il m'est arrivé dernièrement de gérer la maison d'un jeune homme, et, un jour, on y a volé le seau dans lequel ma femme de ménage et les autres locataires avaient coutume de jeter leurs balayures.

On a donc volé le seau et l'on l'a probablement fait bien vite, bien vite ; car nous n'avons rien vu. Avez-vous remarqué, cher lecteur, que le Français dit : oiseau vole, même quand le pauvre oiseau n'emporte rien et voleur vole, quand le vilain dérobe une poubelle, sans que pour cela il lui soit nécessaire d'être dans les airs. Que si, par hasard, un voleur emportait les poubelles d'autrui en se servant d'un aéroplane, alors on devrait dire : le voleur vole et s'envole.

Sans nul doute, les Français ont dû s'apercevoir que, quand on se saisit des objets ne vous appartenant pas, on se sauve si vite qu'on a l'air d'être porté par des ailes. Et ils se sont contentés d'un seul verbe, voler, pour désigner deux actions plutôt distinctes.

Que les Français sont donc à plaindre ! parler une langue qui manque de mots ! (en apparence

veux-je dire !) Je préfère de beaucoup mon cher bulgare. Chez nous, quand quelqu'un se rend maître d'un seau qui ne lui appartient pas, on dit *kradé*, et pour l'oiseau, quand il se promène dans les airs, on dit *lét i*. C'est clair, c'est distinct et l'on n'est pas obligé de bien faire attention pour comprendre.

Et puis, les Français n'ont également qu'un seul mot pour oncle, tandis que nous, nous en avons deux. Pour l'oncle maternel nous disons *vouitcho* ; et l'oncle paternel, nous l'appelons *chitcho*.

Voilà pourquoi ma langue maternelle est ma langue de prédilection. Je l'aime de tout mon cœur et vous prie bien gentiment de l'aimer, un peu, vous aussi.

Mais laissons la philologie comparée et revenons à nos moutons, à la Police. Je l'avais encore oubliée. Chère Police, excusez-moi !

Un voleur, donc, a dérobé un seau, notre seau, et moi je ne suis pas allé le réclamer, je ne suis pas allé me plaindre. Mais la Police, ma chère Police, a fait son devoir tout de même.

Une dizaine de jours après le rapt, un monsieur, très comme il faut et très courtois, s'est présenté à la maison, et nous a dit :

— *Gospodiné*, votre seau est retrouvé !

— Quel seau ?

— Le seau volé par le voleur. Le malfaiteur est arrêté; il nous promène de maison en maison en nous donnant tous les renseignements concernant ses exploits nocturnes.

— Mais nous n'avons rien réclamé !

— Cela ne fait rien. Venez demain, Gospodiné, et vous emporterez votre seau.

Le lendemain, ma femme de ménage est allée à la Direction de la Police et en a rapporté l'ustensile volé.

Convenons maintenant que j'ai raison d'aimer notre Police. Vous voyez aussi que mon amour pour elle est un amour basé sur des faits indiscutables, ce qui n'est pas toujours le cas, et que notre Police mérite qu'on l'acclame :

Vive notre Police !

JE MANQUE DE SUJET

Je manque, aujourd'hui encore, de sujet ; il faut pourtant que j'envoie ma copie au journal. Monsieur le Directeur me l'a déjà dit : on a besoin, coûte que coûte, de quelques lignes du mon invention.

Je demande à Pécho, mon frère le „chope“¹⁾:

— Ecoute, Pécho, si quelque chose te passe par la tête, dis-le moi.

¹⁾ Chope :

Paysans des environs de Sofia. Très entêtés, (souvent pour une puce brûlant toute une couverture), rappelant un peu les Bretons. Aimant la terre et le bétail et rêvant d'avoir leur petit domaine pour y trimer du matin au soir. — Bonasses, très originaux et, comme tous les paysans bulgares, ne connaissant pas encore leur force et leur droit à une vie moins dure et moins comblée de privations... Et ne croyant plus aux miracles.

Pécho me rit au nez.

— Pourquoi ris-tu ?

— Voyons, Monsieur, si quelque chose me passait par la tête, j'en aurais la tête percée, et je serais mort !

J'ai ri aussi, puis j'ai essayé de lui expliquer que c'est au sens figuré que je venais de m'exprimer. Mais ç'a été peine perdue. J'ai remplacé le mot „passer“ par le mot „traverser“ et ce fut pis encore. Alors, j'ai renoncé. Pécho est resté avec l'idée que si quelque chose lui passait par la tête, ou la lui traversait, il serait mort et enterré ; et il riait de grand cœur.

En vérité, pourquoi emploie-t-on les mots au sens figuré ?

Pourquoi dit-on, par exemple, „mon ami“, quand cela ne veut rien dire ? Pourquoi dit-on : „Je suis enchanté de vous voir“, quand au fond du cœur on est rudement embêté d'une rencontre inopinée. Le peuple a raison de ne pas comprendre le sens métaphorique des mots. Grâce pourtant à cet emploi, je suis arrivé, vous le voyez, à posséder la moitié de ma copie.

J'ai dit encore à Pécho :

— Ecoute, mon vieux ! Prends note. Demain tu me réveilleras de bonne heure. Nous aurons une visite. Oui, il nous viendra quelqu'un.

— Pourquoi faire ?

— Pour me rendre ridicule. Tâche aussi d'avoir de l'argent. Nous le payerons, celui-là ! Pécho rit de plus belle :

— Comment ? Vous donnerez de l'argent à un Monsieur qui vous rendra ridicule ?

— Mais oui, Pécho. Le Monsieur qui viendra demain me rendra ridicule, et nous lui donnerons de l'argent.

Pécho ne comprend pas. Je lui conseille de réfléchir, car la chose n'est pas si difficile à deviner. Alors il me répond qu'on ne réfléchit pas par ordre. Il a raison, Pécho. On ne peut pas réfléchir au commandement. On peut jeûner par ordre, on peut manger par ordre, on peut aller et venir par ordre, mais par ordre on ne peut pas réfléchir. Et c'est dommage.

Autrement cela serait trop beau. On irait trouver „l'orphelin errant“ qui n'est ni orphelin, ni errant, mais qui s'appelle tout de même „Orphelin-Errant“, et on le prierait de faire jouer la T. S. F. puis d'annoncer :

„... Ordre est donné à tout le monde, pour les fêtes de Pâques, de réfléchir et de ne plus faire de canons, de ne plus préparer la guerre, et, comme il est écrit, quand on a deux chemises, d'en donner une à ceux qui n'en ont point.“

Ah, oui ! Ce serait bien trop beau !

Et pour en revenir à nos moutons, il faut que j'explique à Pécho, et à vous-mêmes, que demain viendra chez moi le spirituel Dobrinov, qui doit faire ma caricature.

Oui, Pécho, il me rendra ridicule et il touchera de l'argent. Mais il le mérite : il rit de si bon cœur, tout le premier, quand il a réussi à saisir le travers de quelqu'un.

XVIII

AUX JEUNES GENS QUI VONT QUITTER L'ECOLE

— Mes amis,

La vie de la jeunesse s'écoule sans véritables épreuves, car c'est l'œil vigilant des parents et celui des professeurs qui vous aplanissent les difficultés, et vous guident. Dès demain vous attend une autre vie, une vie plus personnelle, et par cela même, plus aride et plus dure.

Dans la vie, les chemins sont nombreux, mais le plus raide est celui du Devoir.

Or, je suis pleinement convaincu que c'est précisément cette voie que vous choisirez, parce

que vous êtes jeunes et que les difficultés ne vous effraient point . . . et aussi parce que vous êtes bons.

Mais sur un tel chemin, il y aura beaucoup d'épines, et des douleurs sans nombre : c'est pour les meilleurs de ses fils que le monde a réservé le plus d'amertumes. Sur la croix, de pair avec les deux larrons, n'a-t-il pas cloué le plus digne de ses fils ?

Que cela ne vous effraie point. Préparez-vous dès maintenant à vous forger un bouclier pour le jour des rudes épreuves, et pour celui des larmes. Le meilleur remède, vous le trouverez dans le travail. Ne ménagez pas votre peine, ne travaillez pas seulement pour être rémunérés ; cherchez plutôt votre récompense dans le travail lui-même. Ce n'est que de ce havre que l'homme, au temps de la tempête, s'élance plus fort, avec un caractère mieux trempé. Travaillez donc, et qu'à votre dernière heure personne ne puisse dire, — ne fût ce que de certains d'entre vous : „Ils ont traversé la terre comme des ombres inutiles.“

XIX

BONJOUR, LAUSANNE !

— Chère Lausanne !

Je suis de nouveau entre tes murs et, ce matin, en ouvrant ma fenêtre, ma première pensée fut pour toi. Tu sais bien que je t'aime et que tes habitants, peu bavards, mais vaillants et sages, me sont sympathiques.

Je suis revenu, et tu t'es faite belle, comme pour me recevoir. Le soleil s'est mis aussi de la partie, et il m'enveloppe chaleureusement de ses rayons doux et clairs. Voici encore, devant ma fenêtre, le petit jardin, propre et gracieux comme

tout ce qu'on fait en Suisse, et surtout à Lausanne aux industriels habitants ; il me sourit amicalement dans sa verte fraîcheur. Et voici, au fond de l'enclos, la vigne vierge qui s'est offert une nouvelle robe, pour honorer mon arrivée. Elle est toute en rouge, la rutilante vigne vierge, et cela lui va bien, au milieu des branches sombres du jeune sapin qu'elle escalade.

Tout à l'heure, en descendant au salon, les mouettes agiles qui déploient, sans fatigue, leurs ailes blanches parmi de jaunes fleurs, m'accueilleront en agitant, rien que pour moi, en signe d'amitié, leurs ailes qu'on dirait peintes.

Mais dans ce monde, il n'est pas de joie sans mélange, et la mienne s'empreint d'un peu de mélancolie. Les voisins ont détruit un autre beau jardin plein de silence ! Les vieux arbres sont abattus. Les merles noirs au bec jaune qui, en automne, picotaient sans vergogne les poires joufflues, sont partis, le cœur gros de chagrin ! Et la vieille fontaine, au bord de l'allée, ne murmurerait plus de douces paroles du temps jadis qui ravissaient mon cœur tout en le serrant douloureusement. Que voulez-vous ! La vie est dure, et Lausanne, comme tant d'autres mères, soucieuses avant tout de donner du pain à leurs enfants, sacrifie à son tour quelques-uns de ses joyaux, jalousement gardés jusqu'à nos âges.

Bientôt dix heures. Pas de mouvement dans les rues. On dirait une ville dépeuplée, et les gens qui ne savent pas s'étonneraient. Mais je sais, moi, chère Lausanne : c'est dimanche et, en ce moment, tous les tiens sont à l'église. Tu pries et tu remercies le Tout-Puissant du pain quotidien et des joies calmes qu'il vient de te dispenser durant la semaine écoulée.

Aujourd'hui, je ne serai pas avec tes habitants à Saint-François ; je viens d'arriver et je suis un peu las d'un long voyage ; mais, devant ma fenêtre grande ouverte, devant le visage calme du beau lac qu'il t'a donné, j'adresse avec toi ma prière à l'Eternel :

« . . . Seigneur, aidez-moi, car ma tâche est bien lourde, comme celle de tous mes frères d'ici-bas. Aidez-moi, Seigneur ; aidez tous ceux qui souffrent, mais suivent en peinant, les sentiers, Vos sentiers, où le devoir et le labeur cheminent courageusement, guidés par Votre main protectrice.

Aidez-nous, Seigneur ! Aidez-nous tous ! »

Tu es bien pensante, chère Lausanne, et j'essaie de l'être aussi, pour t'imiter. Voilà pourquoi nous nous entendons bien, voilà pourquoi nous nous aimons beaucoup.

UNE DETTE PAYEE

Par un groupe de jeunes gens qui avaient terminé une œuvre commencée, autrement dit qui avaient achevé leurs études à l'Université de Sofia, j'étais invité à assister à un banquet.

Je n'y suis pas allé, j'ai craint être importun ; mais je leur dois tout de même quelques mots de remerciement : politesse oblige.

Comment leur exprimer ma gratitude d'avoir voulu égayer de leur insouciance, de leur turbulence, de leur saine joie de vivre, mes jours de vieil homme, durant une soirée qui, comme tant d'autres, ne se renouvellera plus ?

Comment remplir cet agréable devoir ?

En leur souhaitant simplement d'être heureux toute leur vie. Et, pour les aider en cela, je vais leur donner deux conseils :

D'abord, pour être heureux en ce monde, il faut rester jeune, toujours. On peut être jeune, même à cent ans. Comment ? En aimant l'équité, la vérité, en faisant du bien autour du soi, en cherchant et en pratiquant l'amitié, en aimant un peu plus tard, sa compagne, dignement et avec sagesse. C'est le premier conseil. Et voici le second :

Un écrivain belge, Maeterlinck, qui aime les abeilles et qui a écrit un très beau livre sur leur vie, note dans l'un de ses ouvrages qu'on ne pourrait pas être heureux si l'on manquait de pain, de lait, de sucre et de feu. De sucre, on peut à la rigueur se passer. Notre cher Pécho ne trouve-t-il pas que le lait est plus doux quand il n'est pas sucré ? Et en été ne vit-on pas sans feu ? Quant au pain et au lait, n'en trouve-t-on pas chez les épiciers et chez les boulangers tant qu'on en veut. . . moyennant finance ? Or, l'argent se gagne en travaillant.

Si, par hasard, avec l'argent ainsi gagné, vous n'arrivez pas à vous offrir un appartement de deux pièces et une cuisine, alors, mes jeunes amis, faites comme moi : Mettez-vous à aimer, comme vos propres domaines, les villes et les

villages où vous travaillerez. Alors vous serez aussi riches que moi, car je vous défie de trouver un homme plus riche que votre ex-invité : toute la capitale m'appartient et personne ne m'empêche de m'y promener à mon aise, ni d'admirer les jardins, d'en jouir et de croire qu'ils sont vraiment à moi.

Quand dernièrement M. Ivanov, le très actif maire de Sofia, a fait édifier des fontaines d'eau minérale, j'en étais aussi content que si on les eût mises dans ma propre cour. Et quand M. Douhtev crée un nouveau jardin ou projette une nouvelle pelouse, je m'imagine que jardin et pelouse sont à moi, et j'en suis fier. Que tout le monde fasse comme moi et il n'y aura plus d'envieux.

A ces deux conseils il faut que j'en ajoute un troisième :

Pour être heureux en ce monde il faut aussi du travail, un travail qui puisse être utile à autrui.

XXI

MAIS NON!...

Mais non, Madame!... Nous ne sommes allés nulle part. La maladie du déplacement nous a épargnés. De plus, nous payons un loyer assez élevé : nous sommes donc restés à la maison afin de jouir des pièces louées ; cela les rend, nous semble-t-il quelque peu moins coûteuses.

D'ailleurs, je vous l'assure, nous n'avons pas été à plaindre. Il y a tant de jardins à Sofia et tant d'arbres dans les rues de cette capitale, qu'on se croit facilement en pleine forêt. En outre, il-y-a dans notre cour-cantonement coopérative une

pelouse parsemée d'arbustes et de fleurs et dont la forme elliptique m'enchanté. Quand on y est assis, on s'imagine être en pleine campagne : il suffit, bien entendu, d'un petit peu de fantaisie.

Dans la journée, en travaillant dans la chambre exposée au soleil, on n'a qu'à baisser le rideau vert, acheté l'été dernier, et tout de suite, l'imagination aidant, et l'autosuggestion aussi, on se croit à Tcham-Kouria.

Oui ! une fois la lumière tamisée de vert, il est si facile de se persuader qu'on est dans la prairie de Sokoletz ! Qu'importe que ce ne soient pas des vrais sapins qui diffusent la lumière ! Ne suffit-il pas que la lumière ait l'air d'un riche verdoisement ?

Quant aux parfums de résine qu'on respire à Tcham-Kouria, on les a facilement aussi : quelques gouttes de térébenthine et l'illusion est aussitôt créée.

Et pour l'eau ! Nous n'avons rien à envier aux gens de la montagne. On a trouvé le moyen, chère Madame, par des tuyaux métalliques, de nous en faire parvenir des lacs de Rila, jusque dans notre cour, tout près de la pelouse elliptique, et même sur l'évier de la cuisine.

Ainsi, ne regrettant rien et n'enviant personne, nous avons tout sous la main pour villégiaturer en pleine Sofia.

Et le soir, oh ! le soir, c'était délicieux, féérique . . . tout simplement un coin de paradis. Jugez :

Tzvétko, le portier, lavait les dalles de la cour à grande eau, à l'eau de Rila, et il en arrosait abondamment „notre pelouse.“

Contents, les arbustes se remettaient à chuchoter avec les fleurs. Certains de leurs propos arrivaient jusqu'à nous et tels d'entre ceux-là vous auraient mis le cœur en allégresse. La nuit approchait à pas ouatés, la brise nous caressait les joues de ses mains parfumées.

Les étudiants d'en face sortaient sur leur balcon et, l'un avec une mandoline, l'autre avec un accordéon ; ils se mettaient à jouer la valse espagnole „Paloma“. Si bien qu'en dépit de l'obscurité, on voyait des palombes danser par les airs.

Ah, ma chère, je vous assure que c'était beau ; comme cela a dû vous manquer dans votre fameuse villégiature ! Oui, Madame, nous sommes restés à la maison ; n'avons-nous pas bien fait ?

LE MONCEAU

En bulgare ce mot peut être traduit par le terme GRAMADA. Je l'écris en lettres majuscules : c'est en même temps le titre du nouveau film bulgare que vous pouvez voir à Sofia.

Ce film plaît, non seulement parce qu'il parle des choses de chez nous et nous fait voir nos montagnes, nos villages et nos paysans avec leurs coutumes, leurs danses et leurs chansons, mais encore et surtout, parce qu'il est fort bien exécuté.

Le régisseur, les artistes, les paysans, les soldats, tous ont travaillé ferme et sont arrivés à

créer une œuvre des plus agréables. Et puis l'histoire qu'on nous conte est si pleine de poésie et de charme !

Cette histoire, qui commence et finit par l'amour, est couronnée par le labeur.

Elle, elle est riche. Lui, il est pauvre. Mais l'amour ne tient pas toujours compte de telles contingences.

Il l'aime, non pour ses robes brodées de soie et ses parures d'or, ni parce que son père est le maire du village et possède des biens innombrables, mais parce qu'elle est sage et surtout parce qu'elle a des yeux bleus et clairs comme le ciel après la pluie.

Elle aussi l'aime de toute son âme, et c'est à lui qu'elle donne les fleurs pleines de rosée, qu'elle porte dans ses cheveux.

Ils s'aiment ; ils veulent s'épouser. Mais le père s'y oppose et donne son enfant, sa Tzéna jolie comme l'aurore, à l'un de ses puissants amis, pour son harem. Le rival se nomme Alite-Aga. Il est turc ; il n'est pas orthodoxe ; mais dans les films tout n'est-il pas possible ?

La salle est triste, les jeunes filles versent des larmes et tous s'apprêtent à maudire le méchant homme, ce père sans entrailles, ce bourgmestre sans pitié.

Or, un dimanche, après la messe, le village prit une décision et le lendemain matin le pope fut à l'œuvre :

Le pope est sorti hors des murs. Et, tourné vers l'est, il dit une prière. Il n'est pas gai, le pope ; il a pris avec lui un petit pieu qu'il enfonce dans la terre ; puis il se recule de quelques pas. Il prend un caillou et, le jetant dans la direction du pieu, il profère :

— Maudit soit-il !

A partir de ce jour, tous les gens du village qui passent par là, jettent aussi leur pierre en répétant la malédiction. En trois jours, il y a déjà un petit tas qui devient en quelques mois un monceau toujours grandissant . . . L'âme du méchant père commença de pâtir, et dans le village nul ne lui disait plus ni bonjour ni bonsoir :

Les larmes amères des pauvres
ne sèchent pas facilement,
et les méchants souvenirs de l'âme
ne s'en vont pas allègrement.

Puis, Kamène, c'est le nom du jeune homme, s'en va délivrer, comme au Moyen-Âge, sa fiancée prisonnière, mais non encore mariée à l'aga turc. Et ils retournent au village où le pope les bénit.

Puis les Russes sont venus nous libérer des Turcs et nous les avons aidés à combattre au

sommet de la Chipka, avec des pierres et des hourras. Et l'on a vu encore des soldats d'aujourd'hui galoper et partir à la charge, et ils avaient l'air très contents.

L'histoire s'achève. Kamène et Tzéna, et deux bœufs avec eux, l'un noir l'autre blanc, s'en vont labourer la terre, comme dans la Bible, et l'on rallume les lampes dans la salle, nous invitant de la sorte à rentrer contents chacun chez soi.

De vrai, chers lecteurs, c'est un bien joli film ! Allez le voir. Et peut-être en ferez vous un autre conte, plus beau que le mien, et qui ne sera pas, lui, à bâtons rompus.

XXIII

L'ÂME SLAVE

Quand la Révolution russe a éclaté, je me rappelle avoir lu dans un de nos journaux, entre autres choses, la comparaison suivante :

Quand un peuple d'Occident entreprend une action et que celle-ci est entravée par une difficulté insurmontable et qu'un mur infranchissable barre son chemin, alors ce peuple interrompt sa marche en avant et tâche de trouver un biais; s'il n'en trouve pas, il revient sur ses pas. Un peuple slave, au contraire, s'efforce de surmonter la difficulté, même quand il la sent insurmon-

table, au-dessus de ses forces, souvent précisément parce qu'il la sent insurmontable. Et il essaie de trouer le mur infranchissable... avec son crâne.

Quelquefois c'est la réussite, quelquefois c'est la défaite, et, dans ce dernier cas, l'audace d'un peuple est payée du prix de sa tranquillité, de sa fortune et même de sa vie.

Le héros de Gogol, le légendaire Tarass Boulba, tombe captif des Polonais pour une vétille.

Il est entouré par l'ennemi, mais son cheval est robuste et alerte; il sauvera son maître. Tout à coup, Tarass Boulba s'aperçoit que sa pipe, sa compagne dans les combats comme à la maison, est tombée sur l'herbe; et il descend la chercher. Bien entendu, l'ennemi profite de cet enfantillage: Tarass Boulba est fait prisonnier puis mis à mort, pour une pipe.

C'est inexplicable, et c'est slave. Cela fait rire, il est vrai, mais cela fait aussi aimer les gens qui, pour une chose insignifiante, sont prêts à braver la mort elle-même, comme au Moyen-Âge et comme dans les temps plus anciens.

L'année passée, j'ai lu en traduction un récit d'un auteur serbe. Un père, pas bien riche, n'a que des filles, beaucoup de filles, et pour se consoler de ce que Dieu ne lui a pas donné de garçons, il appelle ces dernières „mes chers fistons“.

Il va un jour à Belgrade chercher une place pour la plus âgée d'entre elles, qui a déjà ses diplômes, et le chef du cabinet du Ministre lui dit :

— „Il n'y a pas de place vacante et, même s'il y en avait, nous la donnerions à des garçons“.

Le père, navré, s'en revient chez lui, abattu, découragé, la mort dans l'âme. Mais quand il voit la petite table dressée sous le pommier du jardin pour le modeste repas de midi et ses „fistons“ l'attendant, il se console, il redevient même joyeux.

C'est également slave ! Une petite fleur, un rien, une petite table dressée, une histoire, nous font vivre, nous font oublier les vicissitudes de l'existence.

Dans la littérature bulgare contemporaine, on trouve encore cette autre histoire d'un vieux couple qui se croit riche, tout en vivant d'aumônes dans une bicoque délaissée. Ils se croient riches, parce qu'ils possèdent un vieux cheval, une petite voiture, un pot et deux assiettes. Eh bien, ils sont contents, heureux même — par pur altruisme, parce qu'ils ont appris que la peste a été enfermée par des paysans roublards dans une bouteille, et qu'elle a été enterrée vivante dans un tombeau profond, profond comme deux fois la taille d'un homme.

Et pour ces gens, le soleil se lève tout en haut d'une colline et va les embrasser au front, quand les cloches sonneront l'angélus du matin. . .

Est-ce beau ? C'est de chez nous, et cela nous fait nous sentir grands et courageux. C'est l'âme slave, notre âme !

— Tâchons de la conserver toujours.

XXIV

IL Y A DES GENS...

Il y a des gens que je n'arrive pas à bien comprendre.

Tenez, regardez cette dame endimanchée qui a emprisonné ses pauvres pieds dans des souliers tout à fait impossibles. Comment arrive-t-elle à „progresser“ avec des talons hauts comme des tours Eiffel ? Elle a pris, sans aucun doute, des leçons d'équilibre chez quelque professeur de gymnastique. Autrement, elle se démettrait les chevilles dès les premiers pas.

Quand j'étais au lycée, notre professeur de géographie nous racontait qu'en Chine, les femmes

sont obligées de serrer leurs petits pieds dans de si petits petits sabots, qu'elles en sont comme estropiées.

Je trouvais cette coutume bien barbare et je rageais contre les Chinois.

Aujourd'hui, en voyant les Européennes, des femmes soi-disant civilisées, s'estropier à peu près de la même façon, sans que nul ne les y oblige, et marcher dans les rues comme sur des échasses, je suis confondu et je n'arrive point à comprendre pourquoi cette coutume barbare s'est introduite chez nous.

Regardez encore ! La même dame vient d'entrer chez le parfumeur. Elle demande un bâton de rouge pour les lèvres. On la sert. Elle paie sans marchander et sourit même à l'aimable commerçant. Le lendemain, toujours avec ses hauts talons, hauts comme la tour Eiffel, elle s'en ira, clochi-clocha, vers le marché.

Là, une pauvre vieille paysanne au visage ratatiné vend des œufs frais, apportés de loin, de bien loin. La dame, toujours elle, veut les lui racheter : elle en a besoin pour le repas de midi et pour tous ceux de la semaine ; elle projette, en outre, d'en faire un gâteau pour son jour.

Les œufs ne sont pas chers, mais la cliente se met à marchander, à marchander ! Et moi, qui la regarde et qui l'écoute, je n'arrive pas à com-

prendre. Pour le bâton de rouge (chose inutile, car les lèvres féminines devraient bien être appétissantes et rouges sans fard), elle paie sans lésiner. Pour les œufs frais, au contraire, elle discute, maquignonne . . .

Sans nourriture, elle mourrait. Dites, sans rouge mourrait-elle? Je ne comprends donc point. Il paraît que dans la vie c'est de choses inutiles qu'on a le plus besoin. Enfin, cela me paraît très baroque.

Il y a encore tant d'autres choses que je n'arrive pas à bien comprendre . . . Pour aujourd'hui restons-en là.

29. I. 37.

TABLE DES MATIÈRES

Préface I—VIII

I. — A deux mille kilomètres	1
II. — L'âme bulgare	5
III. — On est triste à la maison	8
IV. — Des bouts de papier	12
V. — Le peuple bulgare	15
VI. — Pensées pasquales	19
VII. — Il faut si peu de chose	22
VIII. — Pour les tout petits	25
IX. — Un livre qui fait aimer la vie	28
X. — Le doux pays	31
XI. — Seul ?	33
XII. — La galerie de tout le monde	35
XIII. — Deuil	37
XIV. — Inutile de vous déranger	40
XV. — Service tombé des nues	45
XVI. — Vive la police !	48
XVII. — Je manque de sujet	53
XXIII. — Aux jeunes gens	57
XIX. — Bonjour, Lausanne !	59
XX. — Une dette payée	62
XXI. — Mais non !	65
XXII. — Le monceau	68
XXIII. — L'âme slave	72
XXIV. — Il y a des gens	77



Imprimerie S. M. Stankov. — Sofia.

PRIX:

25 léva	ou	12 francs
15 dinars	ou	25 drachmes
40 lei	ou	20 piastres

En vente et dépôt à ———

la Librairie française de

J. Carasso et C^{ie}. Sofia

Adresse de l'Auteur : ———

Rue "Vesletz" 22. Sofia